

Un autre, non moins curieux, est celui-ci : Le 25 septembre, le 5e corps et la cavalerie passent le Rhin à Kehl (plaques Nos. 16, 17, 18 et 19).

Citons encore rapidement : L'électeur de Bavière venant recevoir l'empereur à Ettlingen.

Le 4e corps rencontrant l'ennemi à Donawerth.

La bataille livrée à Wertingen par le prince Murat.

Le passage du Danube par les 2e et 3e corps.

L'attaque et la prise de Guntzbourg.

Les Nos. 46, 47 et 48, représentent la victoire remportée par 6,000 Français sur 25,000 ennemis.

La victoire d'Elchingen par le maréchal Ney.—L'empereur Napoléon à Ulm.—Le maréchal Ney battant l'armée russe à Amstetten.—Le 5e corps et la réserve entrant à Saint-Polten.—L'entrée du prince Murat à Vienne.—Les Viennois présentant les clefs de leur ville à l'empereur, épisode qui est traité avec beaucoup d'art.—L'entrée de Daoust à Presbourg.—Une partie de l'armée ennemie engloutie dans les glaces.

Et enfin : la rentrée à Paris de Napoléon et de la garde impériale, et la Renommée publiant la nouvelle de la paix de Presbourg.

Cette plaque est la dernière et aboutit au sommet de l'édifice.

On voit, par la rapide énumération qui précède, l'intérêt que présente ce long ruban de bronze qui se déroule autour du monument et qui retrace une des plus belles pages de l'histoire de France.

L'autre soir, dans un salon où l'on s'en entretenait des maîtres qui sont la gloire de l'école française, M. Charles Blanc racontait une curieuse anecdote.

Eugène Delacroix travaillait à son tableau du *Bûcher de Sardanapale*, qu'on a vu dans les galeries de M. Durand-Ruel, et qui peut-être y est encore à l'heure où nous écrivons. Le peintre se désespérait de ne pouvoir donner à une draperie jaune tout l'éclat qu'il aurait voulu.

« Allons, se dit-il, je vais aller voir les Rubens du Louvre, et je verrai bien comment le Flamand s'y est pris pour obtenir ses jaunes étonnants. » Il y a loin de la rue Notre-Dame-des-Champs, où demeurait alors le peintre, au Louvre. Il appela Jenny. Jenny, c'était cette brave femme qui l'a servi si longtemps et qui lui a donné jusqu'au dernier jour les soins les plus dévoués.

« Alléz me chercher un cabriolet, » lui dit-il.

Il y avait des cabriolets en ce temps-là. Oh ! je vous parle d'avant le déluge.

Jenny revient bientôt avec un cabriolet.

« Voilà le cabriolet, monsieur, dit-elle à son maître ; vous pouvez descendre. »

Eugène Delacroix descend en effet. Le cabriolet que Jenny avait ramené était d'un jeune serin superbe, et sous le soleil, qui était radieux ce jour-là, il resplendissait. Le peintre s'arrête émerveillé, et pendant quelques secondes dévore le cabriolet des yeux.

« Eh bien ! bourgeois, vous ne montez pas ? demande le cocher.

—Non, mon ami ; je n'ai plus besoin de vous ; votre course est faite ; voilà votre argent, et le pourboire. »

Le cocher partit ; et il est très-probable qu'il garda toute sa vie cette idée qu'il avait eu affaire à un fou.

La vérité, c'est qu'Eugène Delacroix avait trouvé son jaune. Les ombres portées de la caisse du cabriolet frappé par le soleil étaient violettes ; et c'étaient ces ombres violettes qui donnaient au jaune de la caisse cette intensité extraordinaire qui avait frappé l'artiste.

Il remonta dans son atelier, prit son pinceau et mit du violet à côté de sa draperie, qui soudain prit une vigueur et une chaleur telles que Rubens en eût été jaloux.

A Paris le billard se meurt, le billard est mort.

Ce jeu amusant et hygiénique ne trouve plus d'amateurs. Est-ce parce qu'il était dispendieux, est-ce parce qu'il a été imposé ? Non ; ce sont les professeurs qui l'ont tué.

Autrefois, à Paris, on regardait comme une merveille un vilain petit homme qu'on appelait *le Paysan*, lequel faisait trente carambolages de suite. Aujourd'hui, les professeurs ne *décarambolent* pas, ils font sept ou huit cent points sans s'arrêter, et ils pourraient en faire davantage si tout n'avait pas une fin.

Or, vous comprenez combien il était humiliant pour des joueurs ordinaires de se frotter à de telles supériorités. Puis, s'il est amusant de jouer au billard, rien n'est plus ennuyeux que de regarder les autres.

La manière actuelle des professeurs consiste à rassembler les billes dans un petit coin et à jouer le plus doucement possible afin de ne pas les séparer ; c'est d'une monotonie effrayante.

Sans compter que MM. les professeurs, glorieux d'une mission si belle, sont devenus vraiment impossibles ; autant de professeurs autant de dieux.

Un paisible bourgeois demandait à l'un d'eux :

—Quelle est la série la plus forte que vous ayez jamais faite ?

—Que voulez-vous dire ?

—Quel est le plus grand nombre de points que vous ayez jamais fait sans vous arrêter.

—Je l'ignore.

—Cherchez bien ?

—Tout ce que je puis vous dire c'est que je me rappelle qu'un jour, en *m'amusant*, j'avais fait quinze cent quatre-vingts points, mais on est venu me chercher pour déjeuner.

Le Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne ne pouvait manquer d'affecter un local à l'élevage des pigeons voyageurs.

Après la guerre de 1870-71, les puissances se rendirent compte des services que ces oiseaux étaient capables de rendre en temps de guerre, au cas où les communications télégraphiques ou autres deviendraient impossibles.

M. de Roon, feld-maréchal et ministre de la guerre en Allemagne, établit, à la suite de la campagne, des stations de pigeons à Hambourg, Metz, Berlin, Cologne, Magdebourg, Minden, Wesel.

Il fit acheter plus de six cents sujets en Belgique, et encouragea chaleureusement l'initiative privée qui ne se gêne pas pour faire lâcher de temps à autre, à Paris, principalement à la gare du Nord, des facteurs ailés pour ainsi les entraîner.

La Prusse, pour citer un exemple, a payé jusqu'à 4,000 francs pour 60 pigeons.

La Russie, l'Italie, l'Autriche, ont imité l'Allemagne.

Nous aurions été impardonnables en restant en arrière de l'étranger, et M. V Laperre de Roo, un Belge, Français d'âme et de cœur, auteur de divers rapports sur la matière, fut chargé, de concert avec le directeur du Jardin d'Acclimatation, d'organiser, chez nous, l'école des pigeons voyageurs.

Grâce à son initiative et aux sympathies qu'il rencontra parmi ses compatriotes, la France est aujourd'hui en possession d'un colombier militaire, fourni à titre absolument gratuit, et garni de plus de cinq cents de ses meilleurs voyageurs du manège, dont

la progéniture peuplera incessamment les colombiers à établir dans les différentes forteresses du pays.

A propos de ces recrues militaires, l'emploi des pigeons comme messagers n'est pas aussi moderne qu'on se plaît à dire.

Non-seulement les anciens peuples navigateurs, les Egyptiens, les Phéniciens et autres, employaient les pigeons de la même façon, mais ils avaient perfectionné ce genre de correspondants.

Les Phéniciens prenaient des pigeons blancs.

Quand la traversée était bonne et que leur trafic avait réussi ils peignaient leurs pigeons en bleu, et leur famille et leurs associés savaient à quoi s'en tenir.

Si, sur ces rives lointaines, ils trouvaient des épouses à leur gré, afin d'annoncer leur union et de faire préparer ce qui était nécessaire à leurs épouses, ils envoyaient un pigeon peint en jaune.

S'ils traversaient des contrées ravagées par la guerre ou par les séditions, ils envoyaient un pigeon rouge.

S'ils avaient échappé à un danger, ils envoyaient un pigeon dont l'aile gauche était peinte en noir.

S'ils rapportaient une cargaison des vins dorés des côtes qui bordent l'Hermus, ils envoyaient un pigeon gris.

Enfin la mort venait-elle à frapper le chef de l'expédition, un naufrage brisait-il l'esquif en mille pièces, ceux qui échappaient envoyaient un pigeon noir.

Mais il arrivait quelquefois que la malheureuse bête avait, elle aussi, à supporter les orages, la pluie tombait et déteignait ses ailes.

Dans les cas ordinaires cela n'avait pas de grands inconvénients, le pigeon arrivait blanc.

On se disait :

—Nos gens vont bien, nos affaires vont bien, tout est bien.

Mais quand, par aventure, c'était le pigeon noir qui se mouillait, il y avait une pauvre femme qui était fort à plaindre.

D'abord parce qu'elle s'illusionnait sur le sort de son mari et aussi parce qu'elle courait le risque de rester longtemps veuve.

On causait l'autre jour sentences et proverbes devant un vieillard spirituel à qui l'on adressa enfin cette question :

—Pourquoi les proverbes ont-ils toujours raison ?

—Parce qu'il y en a pour répondre à toutes les demandes.

Un proverbe a toujours son contre-proverbe qui vient atténuer la vérité absolue et y substituer la vérité relative.

Exemple :

« Il ne faut pas chasser deux lièvres à la fois. »

Contre-proverbe :

« Il faut toujours avoir deux corbeaux à son arc. »

Autre exemple :

« Qui trop embrasse mal étreint. »

Contre-proverbe :

« Qui ne risque rien n'a rien. »

Comme on le voit, le problème est résolu au moyen d'une démonstration philosophique appuyée par des exemples.

« Il n'est pas toujours prudent de se fier aux aphorismes assez élastiques de la *Sagesse des Nations*, et pour reposer sur cet oreiller, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne.

« Qu'est-ce qu'un proverbe ? C'est une formule toute faite, qui s'impose comme une règle de conduite sûre, certaine, inflexible. Tel n'est pas absolument l'esprit de la *Science du bonhomme Richard*, de Franklin. Rien ne dure comme un préjugé, mais les préjugés ne sont pas indestructibles. Ce qui fait la force de ces axiomes, c'est qu'ils sont blancs et noirs, qu'ils disent le *pour* et le *contre*, qu'ils souf-

flent le chaud et le froid. Tout proverbe a son contraire :

« Blanc : *Tel père, tel fils.*

« Noir : *A père avare, fils prodigue.*

« Blanc : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

« Noir : *Chien qui marche, on trouve.*

« En fait de proverbes nous préférons ceux-ci :

« Nul n'est trop bête en son pays. »

« Qui paye mes dettes m'enrichit. »

TABLETTES LOCALES

EXCELLENTE PROPRIÉTÉ QUE LES TERRAINS !— Dans une affaire d'expropriation de terrains nécessitée pour l'établissement du Parc Mont-Royal, les réclamants—la succession Hall—ayant trouvé insuffisante la somme de \$210,000 adjugées par les Commissaires, interjetèrent appel.

Son Honneur le juge Johnson, devant qui venait la cause, a augmenté de \$240,000 la somme primitivement accordée, ce qui porte le chiffre à \$450,000, non compris les intérêts sur la première somme, depuis le 13 mars 1873.

Son Honneur a estimé le terrain à 12 cents le pied. Les demandeurs, eux, réclamaient \$539,920. Ce n'est point le cas de dire ici : qui ne demande rien n'a rien !

AVIS AUX PERSONNES QUI SE RENDENT EN EUROPE—La Compagnie Transatlantique Française se propose de faire subir une modification importante à la route que suivent ses steamers. Au lieu de faire directement le voyage de France aux Etats-Unis, les paquebots s'arrêteront à Plymouth, en se rendant du Havre à New-York, pour y prendre des passagers ; au retour vers le Havre, ils feront escale à Queenstown (Irlande).

La Compagnie vient de réduire ses prix de pas age qui sont maintenant fixés à cent dollars pour la 1re cabine et soixant-cinq dollars pour la 2me cabine.

Le rapport du Ministre de l'Agriculture qui a été soumis au Sénat constate que le nombre des émigrants qui se sont établis en Canada pendant l'année 1874, a été de 39,373. Voici le tableau comparé de l'immigration fédérale pour les quatre dernières années :

1871.....	27,773
1872.....	36,578
1873.....	50,050
1874.....	39,373

Le chiffre des émigrants qui ont traversé le Canada pour se rendre aux Etats-Unis, en 1874, est de 40,649. En 1873, il avait été de 40,059.

Le rapport annonce que 1,350 Mennonites de la Russie Méridionale se sont établis à Manitoba.

Les dépenses du Département pour l'immigration sont de \$281,413.

Après neuf mois seulement d'opération, la manufacture de coton d'Hochelaga a donné un dividende de quatre pour cent pour le premier semestre de l'année, finissant le 1er janvier 1874, et de payer sur les versements au fonds capital faits avant le 1er juillet dernier, un intérêt de sept pour cent.

Les profits réalisés sur un capital de \$450,000, ont été de 15 pour cent, depuis le commencement des travaux. MM. Victor Hudon, J. F. Sincennes, H. Cotté, Jacques Grenier et Geo. H. Nye, ont été élus directeurs de cet important établissement pour l'année courante, le 27 février dernier, à la dernière assemblée annuelle de la Compagnie.

Les affaires du Bureau des Patentes, à Ottawa, ne laissent pas de marquer chaque année un nouveau progrès.

En 1874, il a été accordé 1,249 brevets d'invention. Voici la manière dont ils se répartissent, d'après la nationalité :

Canadiens.....	528
Américains.....	665
Anglais.....	43
Français.....	3
Allemands.....	2
Autrichiens.....	2
Italiens.....	1
Suisses.....	1
Chiliens.....	1

Pendant la semaine finissant le 20 février dernier, il a été distribué par le bureau de poste de Montréal au-delà de 16,635 lettres. Le double de ce qu'on avait coutume de distribuer avant le système des facteurs portant à domicile.

A ce propos, un détail qui montrera les progrès des communications postales et le rôle de